

Sortir des oubliettes : la lecture de *La Légende de Boualem Sansal*

Author: Bjarne Melkevik

bjarne.melkevik@fd.ulaval.ca

الخروج من غياهب النسيان: قراءة في كتاب «الأسطورة» لبوعلام صنصال

Sortir des oubliettes : la lecture de *La Légende de Boualem Sansal*

ملخص

يتناول هذا البحث الأبعاد السياسية والفلسفية والجمالية لكتاب «الأسطورة» تأملات حرة لسجين مزعج» للكاتب الفرنسي الجزائري بوعلام صنصال، والذي يوثق فيه 361 يوماً من الاعتقال التعسفي في السجون الجزائرية بين عامي 2024 و2025. ومن خلال دراسة هذه الشهادة الصادرة بعد تجربة الاعتقال، يندرج سرد صنصال ضمن التراث الأصيل لأدب السجون، متجاوزاً مجرد التوثيق التذكاري ليغدو سلاحاً في مواجهة مباشرة مع شمولية النظام في الجزائر.

تُبرز القراءة التقابل التراجيدي بين قبح سجن «القلعة» وجمال «تيازة» المشع لدى ألبير كامو. كما يُبين البحث كيف يوظف الكاتب التمرد الكاموي والذاكرة الشعرية (منيموسين) — الممتدة من فيون إلى فيرلين — بوصفهما أدوات للدفاع الفكري المشروع والمقاومة ضد طمس الهوية وتجريد الذات من إنسانيتها.

وتسلط النتائج الضوء على الجبهتين اللتين يخوض الكاتب نضاله فوقهما: جدران الإسمنت القمعية للنظام العسكري-الإسلامي من جهة، ومحكمة الرأي العام لـ «القطعان» و«المغفلين النافعين» من نخبة اليسار الباريسي من جهة أخرى، أولئك الذين أضافوا على معاناته وعذابات. تبقى الكتابة عند صنصال الفضاء الأخير للحرية غير القابلة للكسر، وفعلاً من أفعال العصيان في وجه العدم، مكرسة انتصار الكلمة الأبية العصية على الخنوع في وجه كفن النسيان والنكران.

الكلمات المفتاحية: بوعلام صنصال، أدب السجون، ألبير كامو، سجن القلعة، منيموسين (الذاكرة الشعرية)، المعارضة الفكرية.



Sortir des oubliettes : la lecture de *La Légende* de Boualem Sansal

Cet article examine la portée politique, philosophique et esthétique de l'ouvrage « *La Légende : Libres méditations d'un prisonnier encombrant* » de l'écrivain franco-algérien Boualem Sansal, qui retrace ses 361 jours d'incarcération arbitraire dans les geôles algériennes entre 2024 et 2025. À travers l'étude de ce témoignage post-carcéral, le récit de Sansal s'inscrit dans la lignée majeure de la littérature de captivité, s'élevant au-delà du simple mémorial pour devenir une arme de combat frontal contre le totalitarisme d'Alger. L'analyse stylistique et sémantique du motif de « *La Légende* » met ici en lumière le parallélisme tragique entre la laideur de la prison de Koléa et la beauté lumineuse du Tipaza d'Albert Camus. Le travail démontre comment l'auteur investit la révolte camusienne et la mémoire poétique (Mnemosyne) — de Villon à Verlaine — comme des instruments de légitime défense intellectuelle et de résistance contre la dépersonnalisation. Les résultats mettent en lumière le double front sur lequel lutte l'écrivain : le béton répressif du régime militaro-islamiste d'une part, et le tribunal d'opinion des « meutes » et des « idiots utiles » de l'intelligentsia de gauche parisienne d'autre part, qui ont relativisé son calvaire. L'écriture demeure pour Sansal l'ultime espace de liberté irréductible et un acte de sédition contre le néant, consacrant le triomphe de la parole insoumise sur le linceul de l'oubli et du reniement.

Mots-clés : Boualem Sansal, Littérature carcérale, Albert Camus, Prison de Koléa, Mnemosyne, Dissidence intellectuelle. »

Sortir des oubliettes : la lecture de *La Légende* de Boualem Sansal

L'épreuve qu'a vécue Boualem Sansal du 16 novembre 2024 au 12 novembre 2025, jeté de façon injuste et brutale dans les oubliettes carcérales du dispositif islamo-militaire algérien, appelle notre solidarité la plus totale. Il ne faut jamais accepter que le pouvoir — nonobstant les justifications qu'il fabrique — incarcère de façon despotique, totalitaire et arbitraire ceux dont il n'apprécie ni l'existence, ni le mode de vie, ni la prise de parole. C'est pire encore lorsque ce pouvoir cible la quête de liberté par le verbe : une parole qui



refuse le contrôle, qui rejette le politiquement correct, et qui chérit la liberté plutôt que la servitude.

Cette épreuve, Boualem Sansal la livre aujourd'hui au public dans son ouvrage *La Légende : Libres méditations d'un prisonnier encombrant* (1). C'est ce texte que nous voulons décortiquer et examiner ici. Il faut s'y intéresser. En solidarité ! Et dans un profond respect pour la liberté d'expression.

La littérature carcérale

La Légende de Boualem Sansal s'inscrit de plain-pied dans la catégorie majeure de la littérature carcérale. Dans une chronique précédente — « Pleure, ô pays bien-aimé : la parole est à Boualem Sansal » —, nous avons relaté son arrestation et l'œuvre romanesque expliquant sa renommée, (2), l'ouvrage mentionné nous permet maintenant d'aborder le cœur de cette épreuve, son année d'incarcération au quartier de haute sécurité de la prison de Koléa, avant sa grâce de novembre 2025.

Ce livre dépasse pourtant le simple mémorial de captivité. Il s'agit d'une réflexion profonde sur l'aliénation politique et sociale de l'Algérie, sur une Indépendance qui s'est révélée être une non-indépendance, et sur le totalitarisme qui étouffe le pays. Au-delà des faits concrets de son séjour carcéral, Sansal saisit cette occasion pour mener un combat politique frontal contre le régime d'Alger, qu'il juge oppressif, obsolète et condamné aux poubelles de l'histoire. Pour lui, ce pouvoir a perdu toute légitimité historique et morale ; il n'est plus qu'un bloc de béton répressif qui ne dure que par la violence politique, social et islamique.

Fidèle à la tradition des prisonniers politiques, l'auteur utilise l'écriture post-carcérale comme une arme de clarification et de combat. Ses mémoires se lisent comme une lettre ouverte et lucide révélant les rouages d'un système à la dérive. Ce genre littéraire du « livre né de la prison » nous intéresse particulièrement, car cette sous-catégorie est trop souvent sous-estimée. C'est pourtant là que les anciens détenus posent des mots sur la dépersonnalisation, la dépossession de soi, la dérouté psychologique et la souffrance des corps.

Par le passé, cette épreuve a enfanté de grands chefs-d'œuvre : pensons aux deux opus d'Oscar Wilde, *De Profundis* (1905/1962) et *La Ballade de la geôle de Reading* (1898), ou encore aux œuvres de Jean Genet et d'Albertine Sarrazin. Le livre de Boualem Sansal appartient fièrement à cette lignée, tout en se distinguant par sa chorégraphie narrative unique, où se mêlent tragédie, ironie mordante, fable dystopique et éclats de réalisme.

Un individu nommé « La Légende »

C'est le titre du livre, mais c'est surtout la façon dont Boualem Sansal se présente tout au long des pages.

« La Légende », c'était le surnom que lui donnaient ses codétenus, ses compagnons d'infortune. Au centre pénitentiaire de Koléa — situé à environ 35 kilomètres à l'ouest d'Alger, dans la wilaya de Tipaza —, au cœur du quartier de haute sécurité (QHS), Sansal a logé parmi les assassins et les terroristes islamistes sous surveillance maximale. Être « La Légende » aux yeux de ces hommes faisait de lui un objet de curiosité, mais lui offrait

également une forme de protection. L'écrivain s'est approprié cette dénomination et, au fil du livre, il oscille constamment entre le « je » et « la légende ».

« Il est venu pour entendre comment je la raconte – et pour savoir si j'ai bien compris ce que j'ai traversé, ou si je n'ai fait qu'habiter une légende commode, bonne pour une évasion de prestidigitateur. Et comprendre pourquoi certains m'ont défendu en tant qu'homme libre injustement emprisonné et d'autres en tant que monnaie d'échange dans un épisode de guerre secrète entre Alger et Paris, voire seulement entre Tebboune et Macron.

Car il y a bien eu une légende. Elle est née en prison. Elle s'est propagée dehors. Elle m'a porté comme une vague porte un corps : parfois elle le sauve, parfois elle le noie. Et j'ai mis du temps à comprendre que la légende, même quand elle nous protège, nous prend quelque chose, notre droit d'être simplement un homme. Un homme qui n'habite pas un piédestal et ne se promène pas avec. Vivant il n'avait rien, mort il ne laisse rien, un souvenir peut-être, une histoire ou une œuvre inachevée. » (3).

Ainsi, « La Légende » devient une figure de lutte. Une force de combat par laquelle l'auteur élève sa propre trajectoire, et l'action de son comité de soutien, au rang de mythe contemporain. En se comparant explicitement à de grandes figures historiques de la dissidence, telles que Soljenitsyne, Dreyfus ou Navalny, il s'inscrit dans une subjectivité totale, à l'opposé du ton neutre d'un simple journal de bord ou d'un rapport.

En réalité, Boualem Sansal joue sur le sens profond, mythologique, du mot. À l'origine, le terme latin médiéval « *legenda* » signifie simplement : « ce qui doit être lu ». Il désignait alors les récits de la vie des saints et des martyrs que les moines lisaient à haute voix pour l'édification de la communauté, à l'image de la célèbre *Légende dorée* de Jacques de Voragine au XIII^e siècle. Du XVI^e au XIX^e siècle, un glissement sémantique s'opère : la légende devient un récit merveilleux, ancré dans le réel, mais transfiguré par l'imagination collective (comme Robin des Bois ou le roi Arthur). Aujourd'hui, elle désigne une figure d'exception qui a réussi de son vivant d'entrée dans l'Histoire. Le coup de génie de Boualem Sansal est de faire vibrer toutes ces strates historiques-littéraires à la fois : son livre est tout ensemble un texte nécessaire qui « doit être lu », une fable pour comprendre le réel, et le portrait d'un symbole international de la liberté d'expression.

Morituri te salutant (4)

Boualem Sansal a passé 361 jours embastillé dans les rouages du système carcéral algérien.

Sa captivité débute par une épreuve d'une violence extrême : immédiatement après son arrestation, il passe six jours menottés, cagoulé et enfermé dans une pièce en béton au sein d'un lieu secret. Transféré ensuite à la prison d'El Harrach, dans la banlieue d'Alger, il découvre un univers qu'il qualifie de « moyenâgeux » et d'insalubre. Il y est jeté dans une cellule commune massive où s'entassaient plus de 100 détenus dans un espace initialement conçu pour 15 personnes. Enfin, il rejoint le « goulag » plus moderne de Koléa, où il est parqué dans le quartier de très haute sécurité (QHS). D'abord consigné dans la section des condamnés à mort et à perpétuité, il est ensuite placé dans une cellule isolée aux côtés de détenus islamistes : un espace exigu de 6,5 mètres carrés partagé avec un codétenu, comprenant deux lits superposés, un lavabo et un trou au sol en guise de toilettes.

Comme il le décrit:

« Son quartier de haute sécurité, le QHS, qui m'hébergeait au 18-B, le plus dangereux des sous-quartiers, parmi une sacrée faune, des fous en liberté, des terroristes névrosés, des islamistes dingues qui ne guériront jamais de leur addiction au sang, des bandits de grand chemin, des cols blancs de grande corruption, représentés ici par quatre gouvernements entiers, rangés derrière leurs Premiers ministres respectifs, et les ennemis de la nation comme moi, accusés d'intelligence avec des puissances infernales les plus infernales du monde (...).» (5).

L'auteur avoue cependant avoir bénéficié d'un traitement de faveur par rapport à la masse des prisonniers. En sa qualité de détenu politique, le régime veillait à sa survie physique ; vivant, il conservait sa valeur de monnaie d'échange et d'extorsion diplomatique. Si le pouvoir s'est gardé de toute brutalité physique directe, il a tout misé sur l'anéantissement psychologique et social de l'homme. Privé de son nom, l'écrivain est devenu le prisonnier 46611, sommé de se plier au Règlement et d'abdiquer son statut d'intellectuel. En lui retirant ses lunettes, ses livres et ses crayons, les geôliers ont tenté d'éteindre sa pensée par l'usure et la privation sensorielle.

À cet égard, Boualem Sansal fait explicitement référence au modèle soviétique en affirmant « Je suis Soljenitsyne » (6), dressant un parallèle direct avec l'appareil de répression dénoncé dans *L'Archipel du Goulag*. Dans ce système, l'incarcération n'est pas une simple punition : elle vise à annihiler l'identité intellectuelle de l'individu, à le forcer à la clandestinité psychologique et à orchestrer son effacement. C'est une machine à briser par le vide mental, l'isolement et l'incertitude absolue du lendemain, exigeant du prisonnier qu'il renonce à toute attente et à tout espoir.

En fin de compte, la prison de Koléa s'impose sous la plume de Sansal comme le miroir métaphorique de l'Algérie institutionnelle : un « dispositif » tout entier voué à la claustration des esprits.

Quatre prisons pour un pays

À travers ses récits de la prison de Koléa, Boualem Sansal ne décrit pourtant pas seulement des murs et des grilles, il dresse le portrait de l'Algérie tout entière, de l'Algérie « officielle », comme une prison à ciel ouvert. (7) À le suivre, il y a quatre prisons institutionnalisées qui embastillent les Algériens et les privés de leurs libertés.

« Ce que je voyais en prison valait pour le pays. L'Algérie aussi est faite de clôtures emboîtées. Il y a la prison politique : le régime, ses services, ses menaces, son arbitraire. Puis la prison du quartier : le regard des frères et des sœurs, la peur d'être montré du doigt, l'obligation de se confirmer. Puis la prison religieuse, un système de conditionnement, de surveillance des apparences, de discipline de consciences et de châtiments corporels. Puis la prison de l'histoire officielle, récit fermé, héroïque, sans nuance, intouchable, qu'il faut réciter sans en chercher le sens.

Alors tout se tient.

Le pouvoir enferme. On veut sortir d'une enceinte, on entre dans une autre. On pousse une porte, on pénètre dans un couloir sans fenêtre. On croit respirer; on change uniquement d'oppression. À la longue, les murs entrent dans les têtes. Le système n'a plus besoin de surveiller. Chacun porte en lui une part du verrou.

Le plus redoutable est que cette logique vers toujours plus d'enfermement ne se suffit pas de sa misère. Elle s'étend, déborde de ses frontières, envahit le monde et y impose ses lignes, ses interdits, ses séparations, sa manière de surveiller les vies. Elle transporte moins une foi qu'un plan de clôture. Elle apporte ses murs avec elle.» (8)

Une assertion forte, où Sansal pense contre le goulag algérien, contre l'annihilation par le vide mental, contre le système totalitaire algérien — ce « monde inversé » où la vérité dérange. Comme Sansal le voit, à la prison physique des geôles de Koléa succède la prison institutionnelle d'un appareil d'État militarisé. À celle-ci s'ajoute la prison idéologique du totalitarisme islamique qui verrouille les esprits, pour finir par s'ancrer dans la prison psychologique d'une société aliénée par la peur et résignée à la servitude. Pour Sansal, le centre de haute sécurité n'est de ce fait que le concentré architectural d'un pays tout entier prit en otage par ses dirigeants, par le dispositif militaire-islamique.

C'est la quatrième et dernière prison qui est suivant Sansal la plus redoutable, car elle est invisible et intériorisée par les citoyens eux-mêmes. C'est la prison de la peur installée et de l'incertitude absolue du lendemain. Face à l'arbitraire, la société algérienne subit une aliénation profonde, se résignant à une clandestinité psychologique pour survivre. Pour Sansal, cette « non-indépendance » psychologique se traduit par l'acceptation de la censure et de la servitude. Les citoyens finissent par habiter les murs de leur propre prison mentale, paralysés par l'impossibilité de projeter un avenir libre sur leur propre terre.

Le « dispositif » islamique

La lutte contre le réactionnarisme islamique est le combat de toute une vie pour Boualem Sansal, et ce combat ne s'est guère arrêté aux enceintes des murs de la prison de Koléa. Pour lui, l'islamisme est une idéologie totalitaire, rétrograde et incompatible avec une société respirable. C'est précisément la raison pour laquelle le pouvoir algérien l'a délibérément enfermé dans le quartier de haute sécurité, aux côtés de détenus condamnés pour terrorisme islamiste.

Dans *La Légende*, Sansal développe sa thèse selon laquelle l'islamisme moderne fonctionne comme une chape de plomb idéologique. Il décortique la manière dont l'islamisme a étouffé la spiritualité d'origine pour en faire un outil de contrôle politique et de soumission. Fidèle à ses œuvres passées — comme *Le Village de l'Allemand* (9) —, il rappelle à quel point le fondamentalisme islamique partage des mécanismes de destruction mentale identiques aux grands totalitarismes du XXe siècle, du nazisme au stalinisme. L'analyse qu'il livre est d'une lucidité tranchante :

« mais l'islam n'admet pas la cohabitation et l'échange libre. Il veut le pouvoir, tout le pouvoir, et, au-delà, l'essence même du pouvoir, dans cette vie comme dans l'autre. Je le voyais parfois comme un sarcophage, réconfort d'un catafalque vert, et je pensais au sarcophage de Tchernobyl, une gigantesque chape de béton posée sur un désastre

consommé, des territoires saccagés et des peuples abîmés. On recouvre. On calfeutre. On scelle. On surveille. On vérifie et on serre un peu plus.

Dans trop de pays musulmans, l'islam est cela, une chape brutale jetée sur les ruines, une manière de défigurer l'expérience sublime de la liberté, ce trésor ultime confié par Dieu aux hommes de bonne volonté. Il est une célébration permanente de l'ordre patricial de la violence étouffante de la tradition, de la promiscuité morale, de la misère spirituelle, et de l'hémiplégie mentale. » (10).

Le constat est direct. C'est l'analyse d'un homme qui a vécu l'enfer de l'intérieur et qui a continué à penser en homme libre, hors de tout fanatisme. Parce qu'il a été incarcéré durant une année entière, Sansal a dû subir l'omniprésence étouffante des rituels imposés, à commencer par le jeûne du ramadan. Loin de plier, il a protesté et opposé une résistance politique et morale, comme il le raconte avec une ironie salvatrice :

« Pour moi, c'était la faillite totale : le manque de nourriture pour le ventre, la disette et l'ennui pour l'esprit et l'absence de civisme basique pour le vivre-ensemble. Alors, avec deux, trois vrais athées, les derniers en Algérie peut-être, on s'est organisé pour défendre notre impiété, manger, bambocher, réciter des poèmes interdits et au diable le puritanisme islamique et la « Torture de la tombe ». » (11).

Au milieu des fanatiques et sous l'œil des caméras du QHS, ces quelques prisonniers qui choisissent de « bambocher » et de réciter des vers interdits réinventent le maquis intellectuel. Manger pendant le ramadan en haute sécurité, ce n'est pas seulement une provocation diététique : c'est un acte de haute trahison contre la théocratie islamique. C'est la poésie qui profane le dogme. En opposant le plaisir de la table, l'humour et l'irrévérence à la rigidité mortifère de leurs geôliers, Sansal et ses compagnons d'infortune brisent l'isolement par la fraternité des insoumis. Ils transforment leur cellule de 6,5 mètres carrés en le seul espace véritablement libre de toute l'Algérie.

Ce tableau clandestin possède la force d'un scénario de cinéma. On imagine sans peine ce film sur le courage et la détermination, centré sur un « Non » absolu opposé au Pouvoir. Car le courage de la liberté commence précisément ainsi : par le refus de se plier, le refus d'accepter la tyrannie, et par un « Non » prononcé haut et fort. Si une telle insoumission est déjà périlleuse dans le corps social algérien, elle confine à l'héroïsme dans le goulag de Koléa. Il faut un cran hors du commun pour marcher ainsi la tête haute, fidèle à l'exigence de dignité que réclamait autrefois un autre grand esprit algérien, Albert Camus.

Tipaza vs Koléa

Dans *La Légende*, Boualem Sansal tisse un lien géographique, philosophique et tragique d'une puissance absolue entre la prison de Koléa, le destin d'Albert Camus et sa propre condition. En pensée, Camus rejoint Sansal en cellule.

Le premier paradoxe est spatial, presque cruel. La forteresse de béton et de fer de Koléa — qu'il qualifie de « laideur même » — ne se situe qu'à quelques kilomètres de Tipaza, cette « beauté même » magnifiée par Albert Camus dans *Noces* et *L'Été* (12). Là où Camus célébrait la lumière, le soleil méditerranéen, l'ivresse des sens et le bonheur d'exister

librement entre ciel et terre, Sansal ne connaît que la claustration, l'ombre et l'asphyxie. Le contraste est déchirant :

« Tipaza est à quelques lieues de la ville de Koléa, dont notre pénitencier est le cœur battant et nous ses globules maladifs. Tipaza est la beauté même et sa voisine Koléa la laideur même. » (p. 143)

Ce dialogue spirituel avec Camus devient une planche de salut philosophique au cœur du goulag. Lorsqu'un codétenu, écrasé par le désespoir, lui confie « que lutter contre chaque détail [du dispositif islamomilitaire] est une manière atroce de mourir d'épuisement », la réponse de Sansal fusionne immédiatement avec la révolte camusienne :

« Il parlait sans le savoir de Sisyphe et de Prométhée. Un jour, je compléterai sa science de la mythologie grecque. Je lui parlerai du panthéon camusien : Sisyphe, Prométhée, Dionysos. Ils apprendront des choses utiles. » (14)

« Il faut imaginer Sisyphe heureux », écrivait Camus. Oui, il le faut, car Sisyphe tire sa liberté de la conscience même de son châtiment absurde. Mais le coup de génie de Boualem Sansal est de ne pas convoquer un Camus purement théorique ou académique. Il ressuscite le Camus réel : l'homme exclu, ostracisé, le paria que le Paris bien-pensant et hautain des années 1950 — le Paris existentialiste de Jean-Paul Sartre — a voulu vaporiser et annuler pour avoir refusé les absolus idéologiques et dénoncé les goulags soviétiques.

À travers le miroir de sa cellule de Koléa, Sansal dresse un réquisitoire d'une lucidité féroce contre les tribunaux de la pensée contemporaine :

« Il n'y a pas que les États pour tenter de faire taire un écrivain. Les régimes changent. Les orthodoxies demeurent. Albert Camus n'a pas connu la prison d'un pouvoir autoritaire. Il a connu autre chose : l'isolement, la mise au ban, la suspicion morale. Dans le microcosme intellectuel dominé par Jean-Paul Sartre et par une gauche fascinée par les révolutions lointaines, Camus devient l'homme à contester. On ne l'emprisonna pas. On tenta de le disqualifier. Il paya son refus des absolus. (...) On peut réduire un écrivain au silence par la censure. On peut aussi tenter de le réduire par l'ostracisme, par le soupçon, par l'intimidation symbolique. Aujourd'hui encore, il n'y a pas que les États pour brimer une parole. Il existe des tribunaux d'opinion. Des coalitions morales. Des orthodoxies impatientes. La liberté d'expression ne se heurte pas seulement aux prisons. Elle se heurte aux meutes. » (15)

Écrire depuis Koléa en convoquant Albert Camus, c'est donc pour Sansal mener un double combat. C'est refuser le béton du totalitarisme vert à Alger, tout en refusant le lynchage feutré du conformisme intellectuel à Paris. Pour l'écrivain, la liberté d'expression est absolue, ou elle n'est pas.

Qu'elle affronte les fusils ou les meutes, la voix insoumise doit continuer de porter.

Se sauver par la poésie : Mnémosyne contre le béton

Et pourtant, face à cette double oppression des fusils et des meutes, il faut résister. Il faut s'évader, il faut se révolter. C'est une question de survie morale, intellectuelle et surtout

individuelle. Boualem Sansal y parvient en mobilisant la puissance de Mnémosyne : il investit la mémoire critique comme une arme absolue contre l'oubli et le vide imposés par le système carcéral.

Privé de crayons et de papier, l'écrivain fouille dans sa propre bibliothèque intérieure. Il se remémore les livres arpentés, les vers aimés, et les déclame à voix haute dans l'obscurité de sa cellule. C'est par ce geste d'insoumission esthétique que la poésie fait irruption dans l'enfer de Koléa.

L'auteur le confesse avec une superbe ironie : « Je récitais des poèmes, toujours les mêmes. Ils désespéraient les gardiens qui ne comprenaient goutte à cette façon séquencée de respirer librement. » (16)

En récitant, Sansal revisite les joyaux du patrimoine littéraire français, éprouvant une fraternité immédiate pour les poètes qui, à travers les siècles, ont partagé son destin de reclus. Il convoque les spectres de François Villon (1431-1463) et de Charles d'Orléans (1393-1465), figures historiques de la claustration, mais aussi Guillaume Apollinaire (1880-1918) et ses plaintes gravées à la prison de la Santé. Dans sa cellule du QHS, les mots de Villon résonnent, pour Sansal, comme un écho d'outre-tombe :

« Frères humains qui après nous vivez,

N'ayez les cœurs contre nous endurcis

Car si pitié de nous pauvres avez,

Dieu en aura plus tôt de vous mercis ». (17).

Mais son véritable talisman, son poème absolu face à la laideur du monde islamo-militaire, vient de Paul Verlaine. Contre la promiscuité des fanatiques et le sadisme des règlements, Sansal murmure :

« Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant

D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime,

Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même

Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend. » (18)

Réciter ces vers n'est pas un simple passe-temps d'esthète ; c'est une nourriture spirituelle vitale au milieu du désert carcéral. La poésie agit comme un vecteur d'altérité et de transcendance, permettant à l'esprit de survoler la crasse et l'abjection des geôles d'Alger. En irriguant *La Légende* de ces éclats de beauté lyrique, Boualem Sansal démontre que l'art n'est pas un luxe, mais la forme ultime de la légitime défense.

Face à la barbarie bureaucratique et islamique qui tente d'effacer l'individu, la métrique d'un vers devient un gilet pare-balles de l'esprit.

Se faire poète

À force de citer la poésie des autres, Boualem Sansal finit par se faire poète lui-même et écrit ses propres vers. Il avait déjà initié cette démarche dans son roman *Le Village de l'Allemand. Le Journal des frères Schiller* (2008). Le protagoniste, bouleversé par la lecture du poème « Si c'est un homme » que Primo Levi (19) avait placé en exergue de son fameux ouvrage du même titre, avait ressenti le besoin viscéral d'y répondre en prolongeant l'œuvre par ses propres strophes (20). Cela offrait une réplique magnifique à Primo Levi.

Dans *La Légende*, Boualem Sansal décrit le monde carcéral de l'ennui et de l'inutilité.

*« Dans la cour, les hommes tournent
Ils ne vont nulle part.
Ils marchent pour user du temps,
Comme on frotte une pierre contre une autre
Dans l'espoir absurde d'en faire jaillir Une étincelle.
Le soleil tombe droit sur les têtes.
Ou bien c'est le froid.
Ou bien le vent.
Au fond cela revient au même.
Le jour pèse. » (21)*

Plus loin, il réinvestit l'univers homérique avec une ironie tragique :

*« Heureux qui comme Ulysse
A vu cent prisons
Et puis a retrouvé
Après maintes souffrances
Le pays des vertes douceurs » (22)*

À la toute fin de *La Légende*, Boualem Sansal choisit de rompre la prose de son récit pour insérer un poème d'adieu chargé d'une immense amertume. Le texte qui clôt son livre l'illustre de façon éclatante :

*« Pour m'abattre avec la conscience tranquille et les mains propres.
Ils étaient légion.
Ils ne seront pas nommés.
Ils n'ont droit ni à l'éternité du marbre des Justes, ni même à la charité de l'oubli.
» (23)*

Les vers qui suivent dénoncent, avec force, l'hypocrisie de tous les amis qui lui ont tourné le dos.

C'est un poème en parfait contraste avec le reste du récit. Après avoir survécu à l'enfer de Koléa, Sansal découvre à Paris un tout autre enfer : celui des salons parisiens et du reniement d'une partie de l'intelligentsia. Constatant qu'une frange des grands médias de « gauche » (Le Monde, Libération, Le Nouvel Obs) et plusieurs de ses anciens alliés critiquent ou relativisent son calvaire, il les accuse de se faire les « idiots utiles » du régime algérien.

De là naît une douleur profonde, ressentie une fois libérée du goulag : le sentiment d'une agression insidieuse menée par le silence, l'indifférence, la mesquinerie ou la lâcheté intellectuelle. Sansal fustige le double discours de la vie littéraire parisienne, toujours prompte à signer des pétitions confortables, mais terriblement lâche lorsqu'il s'agit d'affronter un véritable régime autoritaire.

Les parisianismes

Une partie du livre de Boualem Sansal, soit environ une quarantaine de pages, est consacrée à son retour à Paris et à la stupéfaction qu'il ressent face à l'image déformée — une « non-légende » — qu'on lui renvoie. Il réalise qu'il est devenu un « homme de trop », un sujet problématique, voire un individu infrequentable.

Il faut pourtant avouer que ces pages où Sansal décrit son retour au « panier de crabes parisien » me laissent assez froid. L'écrivain vit là une expérience similaire à celle de nombreux *refuzniks* venus d'Europe de l'Est entre 1917 et 1991 : deux semaines de fêtes et de gloire, suivies de l'oubli, de l'insignifiance, et des dos tournés.

Mais enfin, de quel droit prétend-on faire la leçon à Boualem Sansal ? À quel moment celui qui a affronté la prison, la censure, les menaces, et l'isolement devrait-il se voir sommer de se justifier devant des consciences si confortablement installées ? Il y a là une inversion indécente des rôles : le courage sommé de répondre devant la prudence, la lucidité convoquée par la complaisance. Ce n'est pas seulement déplacé, c'est dérisoire. Et, disons-le, profondément révélateur : quand la parole libre pénètre dans une institution, certains ne peuvent s'empêcher de vouloir la cadrer, la corriger, la discipliner — comme si la liberté avait besoin de tuteurs.

Non, Boualem Sansal n'a aucune leçon à recevoir. Il incarne précisément ce que tant d'autres ont abandonné : la fidélité à la vérité, même quand elle dérange, même quand elle coûte. Alors, rappelons l'évidence avec la fermeté qu'elle mérite : on n'accueille pas un homme de cette trempe en lui distribuant des remontrances. On l'écoute. Ou, à défaut, on se tait.

D'où cette phrase désabusée, mais si lucide, de l'auteur : « Il est dans l'ordre des choses que la victime meure deux fois : de la main de son ennemi, puis de la main de ses amis. » (24)

En fermant l'ouvrage de Boualem Sansal : la victoire du verbe

L'épreuve de Boualem Sansal, du calvaire secret des premiers jours jusqu'à l'isolement du quartier de haute sécurité de Koléa, restera le témoignage d'une immense dignité humaine. En transformant sa cellule en laboratoire de pensée et en citadelle poétique, l'écrivain a prouvé qu'aucune muraille ne peut confiner l'esprit d'un homme libre. Sa libération en novembre 2025, suivie de son élection historique à l'Académie française au début de l'année 2026, marque la victoire éclatante du verbe sur la force brute.

Face au béton du despotisme et aux meutes du conformisme, la publication de *La Légende* rappelle que la résistance intellectuelle et morale de l'individu face à l'arbitraire est le rempart ultime de sa propre dignité. Les dictatures passent, mais les œuvres et la liberté de pensée restent.

Boualem Sansal est sorti des geôles d'Alger la tête haute. Il rappelle au monde que la liberté d'expression n'est pas négociable et que la parole insoumise, portée par le courage, finit toujours par briser ses chaînes. Nous le croyons, nous l'espérons, et nous agissons dans ce sens.

NOTES

1. Boualem Sansal, *La Légende : Libres méditations d'un prisonnier encombrant*, Paris, Bernard Grasset 2026.
2. Bjarne Melkevik, « Pleure, ô pays bien-aimé : la parole est à Boualem Sansal », a été publié sur le site de *Tolerance.ca*. L'auteur a aussi écrit un article « Boualem Sansal : sous la Coupole, l'ombre des geôles d'Alger », non publié.
3. Boualem Sansal, *La Légende*, op. cit., p 20, p 21.
4. Boualem Sansal, *La Légende*, op. cit., p 30. Le « *Morituri te salutant* » signifie « Ceux qui vont mourir te saluent ». Selon Suétone (70 – 140 apr. J.-C.), c'est les mots prononcés par environ 19 000 condamnés à mort et prisonniers de guerre mobilisés dans un jeu (meurtier) *naumachie* (un combat naval fictif) sous l'empereur Claude l'an 52 après J.-C. C'est un mythe historique moderne, hollywoodien, que cela soit prononcé par des gladiateurs entrant dans le Colisée de Rome.
5. Boualem Sansal, *La Légende*, op. cit., p 44.
6. Boualem Sansal, *La Légende*, op. cit., p 76.
7. Cf. Kamel Daoud, « La Légende » : Kamel Daoud a lu le livre de Boualem Sansal », *Le Point* (Paris), publié le 02/06/2026.
8. Boualem Sansal, *La Légende*, op. cit., p 120.
9. Boualem Sansal, *Le Village de l'Allemand. Le Journal des frères Schiller*, Paris, Gallimard, 20028. Voir, Bjarne Melkevik, « Pleure, ô pays bien-aimé : la parole est à Boualem Sansal », publiés sur le site de *Tolerance.ca*.
10. Boualem Sansal, *La Légende*, op. cit., p 118-119.
11. Boualem Sansal, *La Légende*, op. cit., p 114-115.
12. Albert Camus, *Noces*, Alger, Edmond Charlot, 1939 (repris par Gallimard); idem, *L'Été*, Paris, Gallimard, collection Blanche, 1954.
13. Boualem Sansal, *La Légende*, op. cit., p 143.

14. Boualem Sansal, *La Légende*, op. cit., p 50.
15. Boualem Sansal, *La Légende*, op. cit., p 94.
16. Boualem Sansal, *La Légende*, op. cit., p 52.
17. Boualem Sansal, *La Légende*, op. cit., p 53. Il s'agit de « La Ballade des pendus » de François Villon.
18. Boualem Sansal, *La Légende*, op. cit., p 53-54. Il s'agit de « Mon rêve familial » de Paul Verlaine.
19. Primo Levi (1919-1987), *Se questo è un uomo*, (1947) : idem, *Si c'est un homme*, Paris, Éditions Robert Laffont, coll. « Pavillons », 2017. Il existe 3 autres traductions en langue française. L'ouvrage de Primo Levi est un récit autobiographique constituant l'un des premiers témoignages sur l'internement dans le camp de concentration d'Auschwitz-Monowitz, de même qu'une profonde réflexion sur la déshumanisation.

*« Vous qui vivez en toute quiétude
 Bien au chaud dans vos maisons,
 Vous qui trouvez le soir en rentrant
 La table mise et des visages amis,
 Considérez si c'est un homme
 Que celui qui peine dans la boue,
 Qui ne connaît pas de repos,
 Qui se bat pour un quignon de pain,
 Qui meurt pour un oui ou pour un non.
 Considérez si c'est une femme
 Que celle qui a perdu son nom et ses cheveux
 Et jusqu'à la force de se souvenir,
 Les yeux vides et le sein froid
 Comme une grenouille en hiver.
 N'oubliez pas que cela fut,
 Non, ne l'oubliez pas :
 Gravez ces mots dans votre cœur.
 Pensez-y chez vous, dans la rue,
 En vous couchant, en vous levant ;
 Répétez-les à vos enfants.
 Ou que votre maison s'écroule,
 Que la maladie vous accable,
 Que vos enfants se détournent de vous ».*

- Boualem Sansal, *Le Village de l'Allemand*, op. cit, p 34.
20. Boualem Sansal, *Le Village de l'Allemand. Le Journal des frères Schiller*, op. cit., p 34. Après avoir reproduit le poème de Primo Levi, Sansal ajoute son propre poème. « A ce poème, Rachel [Rachid] a ajouté ces vers :
*Les enfants ne savent pas ;
 Ils vivent, ils jouent, ils aiment.
 Et quand ce qui fut vient à eux ;
 Les drames légués par les parents ;
 Ils sont devant des questions étranges,*

*Des silences glacés,
Et des ombres sans nom.
Ma maison s'est écroulée et la peine m'accable
Et je ne sais pas pourquoi.
Mon père ne m'a rien dit. »*

La poésie de Sansal se réfère directement à l'amnésie collective du monde « arabe » concernant l'Holocauste et dénonce la collaboration des régimes « arabes » et des mouvements de « libération nationale » avec le nazisme et le fascisme. Ces idéologies ont, selon Sansal, perduré et se métamorphosé pour aujourd'hui se retrouver dans l'islamisme radical sous forme de l'anti-juif obsessionnel, le totalitarisme de masse, l'utopie d'un règne absolu, etc. Selon Sansal, le monstre totalitaire ne meurt jamais tout à fait.

Cf. l'article d'Alessandro Cassin « Boualem Sansal Pays Tribute to Primo Levi », sur le site *Printed-Matter: Centro Primo Levi Online Monthly*, March 19, 2009 (qui donne aussi une traduction anglaise.)

21. Boualem Sansal, *La Légende*, op. cit., p 55.
22. Boualem Sansal, *La Légende*, op. cit., p 168.
23. Boualem Sansal, *La Légende*, op. cit., p 245.
24. Boualem Sansal, *La Légende*, op. cit., p 237.